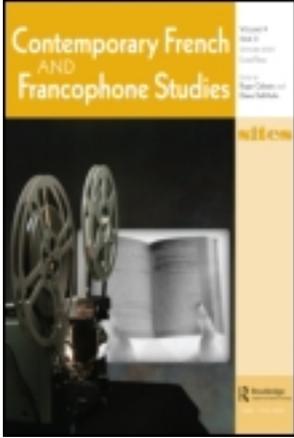


This article was downloaded by: [Universite Laval]

On: 30 June 2012, At: 10:38

Publisher: Routledge

Informa Ltd Registered in England and Wales Registered Number: 1072954
Registered office: Mortimer House, 37-41 Mortimer Street, London W1T 3JH,
UK



Contemporary French and Francophone Studies

Publication details, including instructions for authors and subscription information:

<http://www.tandfonline.com/loi/gsit20>

Horizon Du Récit Et De La Voix

Nicole Brossard

Version of record first published: 14 Dec 2011

To cite this article: Nicole Brossard (2011): Horizon Du Récit Et De La Voix, Contemporary French and Francophone Studies, 15:5, 493-504

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/17409292.2011.623997>

PLEASE SCROLL DOWN FOR ARTICLE

Full terms and conditions of use: <http://www.tandfonline.com/page/terms-and-conditions>

This article may be used for research, teaching, and private study purposes. Any substantial or systematic reproduction, redistribution, reselling, loan, sub-licensing, systematic supply, or distribution in any form to anyone is expressly forbidden.

The publisher does not give any warranty express or implied or make any representation that the contents will be complete or accurate or up to date. The accuracy of any instructions, formulae, and drug doses should be independently verified with primary sources. The publisher shall not be liable for any loss, actions, claims, proceedings, demand, or costs or damages whatsoever or howsoever caused arising directly or indirectly in connection with or arising out of the use of this material.

HORIZON DU RÉCIT ET DE LA VOIX

This is a slightly reworked version of a talk given given by Brossard at the Nouveaux mondes, nouveaux espaces conference on March 23, 2010

Nicole Brossard

Je voudrais tout d'abord remercier les organisateurs de m'avoir invitée à participer au colloque *Nouveaux mondes, nouveaux espaces*, une invitation qui me plonge au cœur de questions vivantes et de certitudes inquiètes. Je voudrais aussi vous dire à quel point il me fait plaisir de participer à une rencontre où la langue française doit imaginer du dedans et du dehors les nouveaux mondes qui font de nous des personnages, des ombres, et des flux énergétiques scrutant une humanité qui semble sur le point de recycler sa mélancolie intrinsèque et ses idées de transcendance.

On dit que les écrivains ont de tous temps été des voyageurs visionnaires dans le temps, des explorateurs au goût marqué pour l'inédit, la découverte, et l'audace. Et pourtant, cette fois-ci, j'ai plutôt l'impression que c'est l'avenir qui vient vers nous, météore de présent continu, enfoncer un nouveau monde dans notre imaginaire humaniste, bientôt pris au dépourvu devant ce que nous avons, depuis des siècles, convenu d'appeler, avec plus ou moins de justesse et d'enthousiasme : « la nature humaine ».

Ne nous le cachons pas, la vitesse et la multiplicité des informations auxquelles nous sommes soumis fait en sorte que nous sommes entrés en état d'apesanteur, d'ambivalence, et de présent absolument virtuel. Tout cela pour ne pas dire qu'il nous est de plus en plus difficile d'échapper à ce que j'appellerais « l'effet banc de poissons », c'est-à-dire, des mouvements d'humeur et d'opinion (comme on le voit de plus en plus lors des élections) qui nous relancent dans la direction contraire à celle qui jusqu'alors nous avait semblé la plus juste. Un effet « banc de poissons » qui depuis quelques années,

surtout en période électorale, nous a souvent fait frôler la catastrophe politique et qui nous rappelle que la paix sociale tient à un fil.

Pour ma part, je fais tout ce qu'il faut pour que la lucidité que j'essaie de cultiver ne soit pas un obstacle aux plaisirs de la vie. Aimer comprendre est en soi un plaisir qui permet malgré tout de tenir tête à la bêtise, au mensonge, et aux formes de plus en plus variées et raffinées de commercialisation de notre espèce. Pourtant cela me conforte de penser que si la langue est virtuelle, nous le sommes tout autant.

Ainsi la planète de mots et d'idées se renouvelle-t-elle devant le nombre grandissant des croisements identitaires qui, comme de nouveaux produits, sont en croissance exponentielle. Nous aimons les nouveaux croisements, chacun d'entre eux ayant sa propre dynamique, sa fragrance nouvelle, sa narration ahurissante et complexe. Petit tout de moi-même et grand tout de diversité titillent désormais l'imaginaire. Alors.

Qui suis-je au cœur de l'éphémère, allant mon chemin en temps réel, mi-fictif, mi-historique, entourée de paysages de synthèse, la tête encore pleine des grands récits auxquels nous nous étions accoutumées, bien qu'ils fussent terrifiants depuis des siècles d'humanisme. Qui suis-je dans la traversée des **identités** ? Où suis-je dans les territoires emmêlés de l'ailleurs ?

Je suis une femme du présent fascinée par l'histoire qui entre dans la composition des mots avec lesquels chaque génération témoigne de son angoisse, invente son espoir, modifie le récit collectif. Je m'intéresse à ce qui confine chaque génération dans des thèmes, des métaphores, des attitudes rhétoriques et stylistiques. J'imagine la passion du langage qui permet d'en sortir. Le tourment qui ouvre des brèches dans l'histoire. Le désir qui consume les lieux communs. J'imagine l'urgence intérieure qui oblige à liquider les truismes d'une époque. La littérature est le fruit d'un déplacement de l'appartenance dans une appartenance qui invente son horizon. Je me déplace toujours à partir des mots de mon appartenance.

Je suis de plus en plus ailleurs. Un ailleurs que je porte en moi comme un espace imaginaire avec ouverture sur le passé en chacune de ses courbes, un espace dans lequel je me sers du présent comme d'un horizon. Comme plusieurs, j'aime faire usage des mots remplis d'infini et je me range facilement du côté de ceux et de celles que j'aime. Je me sens contemporaine de Léonard de Vinci, de Marie de l'Incarnation, du baroque sicilien, d'Anne Hébert et de Gaston Miron, de Gertrude Stein, de vous, de mon ordinateur, de mon i-pod et de mes petits-enfants. Je peux exister et circuler partout dans le savoir, l'architecture, entre les civilisations. Je sais que je ne pourrais pas vivre n'importe où. Je sais qu'ici ou là, on disparaît quand même.

On dit que **l'identité** sous forme de quête ou d'affirmation, agit souvent comme moteur d'écriture, certes, mais il me semble que dans l'ensemble, les

écrivains et les écrivaines travaillent mieux avec ces petits morceaux d'enfance qui luisent comme des objets mystérieux perdus dans l'étendue vaste du temps. Morceaux comme morceaux choisis dans lesquels sont réunis quelques gestes, images, visages, et comparaisons ayant la propriété d'accroître la durée et l'intensité de la valeur que nous attribuons aux mots, aux gens, aux choses, et aux idées. C'est autour de ces mots, avec ces mots, que se forment ces microclimats que nous nommons style, posture, et idéologie. Mots-clés, mots passe-partout, mots chaos qui déclenchent des tornades de sens. La turbulence s'installe : le vocabulaire, la grammaire, et la syntaxe s'adaptent. La langue bouge. Et ainsi notre manière de vivre apatrides et solitaires avec des explosions de mots et de joie parmi les autres. Et ainsi, notre manière de vivre collées les uns sur les autres, enracinés dans l'idée que nous sommes aimables et compatibles.

Même si nous arrivions à nous entendre sur le phénomène de l'érosion des identités par la mondialisation ou, à l'opposé, si nous convenions que l'exacerbation des identités ne peut que simplifier notre humanité complexe, nos susceptibilités n'en seraient pas moins constamment mises à l'épreuve en entendant des généralisations désobligeantes autour des mots à l'aide desquels nous nous définissons, en tout ou en partie : les femmes, les hommes, les Québécois, les immigrants, les Afro-américains, les Bretons, les Catalans, les Juifs, les écologistes, les féministes, les intellectuels, les lesbiennes, les nationalistes. Les Algonquins, les Celtes, les Gitans, les journalistes, les critiques, les poètes, les romancières, les professeurs. Les végétariens, les fumeurs, les non-fumeurs. Et oui, quelque part nous serions là enrobé/es de privilèges ou de malheurs défendant nos droits, une image de nous, un espace vital, tour à tour sortant nos petits drapeaux identitaires, lançant des appels au respect et à la défense des groupes que la nature, l'histoire, et le hasard nous ont assignés.

Le mystérieux sentiment dit d'appartenance qui, la plupart du temps sommeille en nous telle une évidence de bon aloi, se transforme en une défense et illustration de la « victime », si je puis dire, dès que notre groupe d'appartenance et de croyance est pris à parti. C'est le moteur de toute escarmouche, de toute lutte, de tout changement. Comme quoi, les nombreux et rapides changements technologiques qui affectent nos vies quotidiennes n'ont pas encore touché les zones instinctives où nous disons que réside notre humanité.

* * *

Nous sommes des melting-pots d'identités que les mots allument constamment.

Très jeunes, assimilant la langue maternelle, nous apprenons à jouer de cette dernière de manière à pouvoir profiter de la vie, c'est-à-dire en l'imaginant, en la fantasmant à notre manière. Aussi, afin de tenir le coup devant les figures d'autorité et de varier les formes de la petite vie, nous prenons l'habitude de

faire des retouches à ce que nous sommes et aux êtres qui nous entourent, sans soupçonner qu'ils deviendront peut-être un jour les personnages sombres, magiques, ou exemplaires de nos livres. Très jeunes, nous devenons autres, naviguant entre ces îlots que sont les identités fictives que nous nous donnons et qui nous gardent en état de perpétuelle virtualité. Appelons cela une manière heureuse de comprendre que nous ne sommes pas faits pour la réalité brute, à preuve ce grand ensemble d'images, de symboles, et de rituels autour de la vigoureuse nature qui nous fait naître, nous reproduire, et mourir. Transposée dans la littérature, la culture se colore de cris et de larmes individuelles, se transforme en quête d'origine, en discours amoureux, ou encore se traduit par des variantes d'histoires familiales. Et, bien sûr, chaque fois, la perte douloureuse des êtres qui nous sont chers nous obligera à recommencer des nuits et des nuits de veille solitaire. Alors nous écrivons des livres en parlant de **ma** ville, de **mon** pays, au soleil ou sous la neige, sachant pourtant que le meilleur de nous-mêmes ira se lover dans le paysage infini de la langue.

LES ÉVIDENCES BIOLOGIQUES

Il y a des évidences biologiques qui nous sont données à la naissance : sexe, race auxquelles s'ajoutent le pays d'origine et la langue maternelle, mais nous sommes de plus en plus le résultat de croisements migratoires, culturels, voire même technologiques; d'autres identités se construisent aussi en nous à partir des facultés d'imagination et de narration que chaque génération cultive à sa manière. Par exemple, depuis une trentaine d'années, sont apparues sous formes de discours les identités lesbiennes, gaies, *queer*, transsexuelles, migrantes, postcoloniales, allophones qui sont le fruit de concepts rendant possible et viable ces micro-cultures. Et pour si étrange que cela puisse paraître, on dirait que l'identité *féministe femme-sujet* est la plus difficile à faire accepter dans la plupart des cultures et des microclimats culturels. Comme quoi, chaque génération de femmes doit non seulement veiller au maintien et au renouvellement des gains obtenus par les générations précédentes, mais elle doit aussi faire en sorte d'inscrire par des œuvres de création des espaces imaginaires qui renouvellent ou qui peuvent entamer un champ symbolique qui n'a vraiment jamais joué en faveur du féminin théorique ni des femmes réelles.

Que l'on regarde du côté des groupes minoritaires, minorisés, ou des groupes majoritaires, il me semble que les identités sont désormais fluides, mouvantes plutôt sujettes à des sursauts de violence et d'indignation qu'à des projets. Les manifestants d'aujourd'hui protestent surtout dans un cadre international : contre le réchauffement de la planète, contre les gains abusifs des multinationales, contre des guerres injustes. Ce sont de plus en plus *des citoyens du monde* (par opposition à des citoyens nationalistes) qui manifestent à Montréal, à Barcelone, ou à Berlin.

Cela dit, il me semble qu'on ne peut pas penser l'identité sans la lier à la **narration** et à la **question du sens**. Et c'est en quoi, la question de la langue revient nous hanter, revient se jeter dans nos bras avec sa chaleur, ses sons, et sa saveur qui sont chaque fois un bonheur des mots, une ivresse des mots, et un inquiétant potentiel de virtualité dans le grand cosmos de la langue.

* * *

Avant de m'engager dans cette réflexion, il me semble important de rappeler que par le passé, deux grandes catégories d'identité ont semblé monopoliser l'espace idéologique : **l'identité murmurée** et **l'identité haut-parleur**. L'une cherchant la grâce des mots, l'autre les fabriquant en série jusqu'à plus soif de soi. L'une étant dans le rêve du devenir et cherchant ses mots pour exister; l'autre s'affirmant en multipliant les clichés et s'objectant à toute présence pouvant menacer son homogénéité. L'une pensant l'ouverture, l'autre clamant la fermeture. Or, nous savons aujourd'hui que ce dualisme, ce face à face des idées et des différences ne nous permet plus de réfléchir pertinemment. Car nous savons qu'en nous en tenant à une opposition binaire, nous nous privons de la dynamique d'un troisième, quatrième, et cinquième termes pouvant faire apparaître des solutions au conflit ou d'en modifier les règles et les enjeux.

Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que dès mon roman *Picture Theory* (1982) j'ai utilisé la métaphore de l'hologramme qui permet de voir et de comprendre en trois dimensions, c'est-à-dire avec un effet de volume et de profondeur, une nouvelle réalité, en l'occurrence dans ce roman, la création, la rencontre, et l'amour d'un sujet-femme, c'est-à-dire, de *celle par qui tout peut arriver*. De même la métaphore de l'hologramme me permettait de circuler du fragment à la globalité du mouvement de vie qui travaille le désir d'être. Traduit en termes identitaires, cela signifie que nous sommes toujours plus que l'ensemble des fragments qui nous différencient. Et que là où il est nécessaire de faire valoir le fragment, c'est tout l'être qui rayonne et s'éclaire en même temps, car il y a plusieurs identités en nous et chacune est à l'œuvre d'une manière singulière et collective.

Il me semble aussi important d'accepter qu'il y ait en nous des *contradictions heureuses* et non coupables qui peuvent être source de renouvellement, de déploiement, voire même d'utopie. Par exemple, je suis simultanément : femme, poète, québécoise, francophone, féministe, mère, romancière, lesbienne, voyageuse-exploratrice. Ainsi me faut-il tour à tour faire valoir, composer et recomposer ces fragments, chacun d'entre eux étant une partie de toutes les valeurs affectives positives qui tourbillonnent dans le moi en quête d'un sens qui rapproche du plaisir de vie et du bonheur d'écriture.

La porte ainsi ouverte au renouveau du soi et du regard sur l'autre, on pourra alors tantôt parler d'une identité interactive aux reflets changeant et vivant, à travers lesquels chacun identifiera, en partie ou en tout, un besoin

essentiel que l'écriture pourra ou non transformer en dialogue. D'autres identités sont construites à partir de désirs, souterrains mystères qui sommeillent en nous, depuis l'enfance, dirons-nous, depuis toujours.

Il y a des appartenances qui concernent directement le corps (le sexe, la couleur de la peau, l'âge, un handicap). Une image de soi (de honte ou de fierté) se constitue autour de cette réalité et de la place qu'on lui assigne en société; d'autres sentiments d'appartenance s'animent au contact d'un coin de pays lié à notre enfance (l'une dira, je suis de la Bretagne, l'autre je viens de la Gaspésie), d'un nom de ville ou d'un lieu géographique qui fait vibrer : « je suis de la mer, de la montagne, du désert, ou de la ville, je suis une urbaine radicale »; d'autres forces d'appartenance sont liées à ce que la langue nous a laissé en tradition et histoire. Aussi me semble-t-il toujours important de connaître la génération à laquelle appartient un écrivain ou une écrivaine : génération de la guerre civile, de la movida, de la grande noirceur, de la révolution tranquille, de Mai 68, de la Glasnost, etc.

GÉNÉRATIONS

Chaque génération qui meurt emporte avec elle une partie du vocabulaire, chaque génération qui arrive enrichit ou appauvrit ce même vocabulaire selon les valeurs, la technologie, le chassé-croisé des enthousiasmes, des urgences, et des tragédies collectives. Chaque génération fait passer dans la langue ses joies, sa fascination, ses peurs, ses angoisses. On imagine facilement qu'une génération qui doit constamment déjouer la censure d'une dictature ne parle pas de la même façon qu'une génération qui vit dans le libéralisme, l'abondance, et le féminisme. Il y a des mots qui disparaissent, des métaphores qui apparaissent là où avant un seul mot suffisait, d'autres mots sont prononcés plus fréquemment comme des mantras culturels. Il y a des mots qui reviennent à la mode, un peu comme les noms anciens d'enfants font revivre en mémoire une grand-mère ou un grand-père.

Si on accepte qu'une partie de la littérature consiste à se souvenir, à retracer l'instant d'un mal/entendu devenu blessure, on peut alors penser qu'une partie des blessures d'enfance vient de ce que l'enfant n'arrive pas à comprendre pourquoi il faut absolument se comporter d'une manière qui interdit le plaisir, même les plus petits et innocents plaisirs. En ce sens, il y a des blessures qui naissent d'interdictions qui n'ont pour l'enfant aucun sens et qui parce que telles apparaissent comme le comble de l'injustice et du mépris. Et, comme on le sait, toute injustice provoque de la colère, de la peine, des cris et larmes qui font dans l'âme, turbulence et contradictions de sentiments qui auparavant se tenaient là silencieux sans faire d'histoire. Je pense ici à Assia Djebar qui, dans son roman *Nulle part dans la maison de mon père* raconte, comment son père musulman lui interdit de monter à bicyclette, sous prétexte qu'une fille ne doit

pas montrer ses jambes et cela même à l'âge de sept ans. L'enfant ne comprend pas pourquoi ce père aimant devient soudainement injuste et si sévère.

Ceci n'est qu'un petit exemple, mais il témoigne fortement, en ce cas-ci de cette difficulté pour les filles de se construire une identité de splendeur au milieu d'un système d'interdictions qui nie non seulement leur plaisir, mais la moindre tentative d'exploration et de création. Et surtout il faut constamment se demander quelle image du féminin et du sexe féminin, le système patriarcal projette dans la tête des filles ? Posture de repli, quand ce n'est pas la coutume elle-même qui dicte de se taire, de baisser les yeux, de se rendre serviable. Aussi je voudrais maintenant parler de ce qu'il y a peut-être de plus vivant en nous, c'est-à-dire, la partie invisible ; et je ne crois pas qu'on puisse la confondre avec l'inconscient car cette partie invisible est consciente et organise constamment nos actions. Notre intelligence du monde se cache dans la partie invisible de notre identité, belle narration submergée. L'aveu d'ailleurs fait partie de la narration submergée. Et récemment je me posais la question à savoir si la littérature n'est pas en fait composée surtout d'aveu, c'est-à-dire, de « je ne devrais pas vous confier ceci mais ».

LA PARTIE INVISIBLE

Une partie de la vie et de nos vies est invisible, secrète, douloureuse, heureuse, imaginée pour le plaisir ou inventée par nécessité compensatoire. C'est la partie désirante, rêveuse qui en chacun de nous alimente le potentiel de renouveau du contrat social. C'est là que l'imprévu, l'impossible, l'inattendu mijotent notre avenir singulier et collectif. C'est d'abord dans cette partie invisible que se préparent les projets qui deviendront art, science, architecture, révolution, ou desseins terrifiants de petites et grandes dominations. Chaque individu a sa partie secrète et il en est de même pour chaque collectivité. Les sociétés ont aussi des blessures : la tuerie de Polytechnique, toutes les guerres, tous les grands deuils collectifs font partie de nos blessures. À chaque génération, la partie invisible de la vie collective se modifie, la plupart du temps légèrement, parfois radicalement comme ce fut le cas avec la révolution tranquille du Québec des années 60 et celle du féminisme des années 70. Chaque génération doit trouver sa version, réapprendre ce que c'est qu'aimer, partager, se défendre, apprendre à apprendre.

Il est évident qu'une partie de la littérature consiste à faire émerger cette partie invisible et secrète qui, en ce qui concerne les femmes, a souvent été faite de culpabilité et de désespoir. En fait, la littérature nous révèle souvent la partie invisible qui cherche plus que tout à faire triompher la vie malgré les blessures de la domination, de l'exil, du mépris, de la souffrance infligée, etc. La partie invisible, c'est ce que nous pourrions appeler *Une histoire inventée* pour employer le titre d'un film du cinéaste Marc-André Forcier. Et c'est sans doute dans cette

partie inventée, imaginée que la question du sens et de la narration refont surface.

LA QUESTION DU SENS

De tout temps, la question du sens de la vie et de nos relations avec autrui s'est posée. Il est certain aussi que ceux et celles dont l'identité n'est pas mise en doute, soit parce qu'ils sont majoritaires, dominants par la loi ou par l'argent, voient différemment la réalité et conséquemment aussi ce que nous appelons la fiction romanesque. Les majoritaires du sens, ceux qui détiennent encore le pouvoir d'orchestrer et de valider le sens de la vie restent encore malgré quelques glissement de pouvoir les hommes (versus les femmes), les occidentaux (versus le reste du monde), les puissants (individus et corporations) versus les citoyens et les consommateurs, les savants versus le commun des mortels, les médias versus le prêt-à-porter informatique. Mais il serait faux de prétendre que le sens de la vie en tant que tel n'est qu'entre leurs mains. Le sens bouge constamment, par exemple la notion de santé, d'interdit, de temps et d'espace, de richesse et de pauvreté, de politesse et de grossièreté, de mensonges et de vérité, d'original et de copie. Nous ne pouvons plus faire semblant que rien n'a changé depuis les vingt dernières années mais nous ne voulons pas non plus admettre que les changements récents concernent le sens que nous donnons à notre humanité.

Le sens serait-il comme l'eau ? Parfois pure et rapide, parfois stagnante et souillée, parfois glacée, parfois évaporée par on ne sait quel tour de passe-passe. L'eau ne s'arrête pas. Elle nourrit, elle dévaste. Elle vit. Et bien sûr, comme Héraclite nous le dit : « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ».

Pendant longtemps le sens de la vie était dans la vie elle-même : nourriture, abri, reproduction; les mystères de la nature étaient alors source de mises en scène et de rituels permettant à l'esprit de vivre en paix malgré la mort et la violence. Qu'en est-il du sens de la vie quand les besoins primaires sont satisfaits ? On peut penser qu'alors le loisir de culture occupe le temps jadis réservé au travail. Si pendant longtemps le loisir de culture a été associé à la pensée, à l'art, à la science, à des questions esthétiques et éthiques, qu'en est-il aujourd'hui de ce *temps libre* qui n'est plus nécessairement un loisir ?

Maintenant que nous avons idéologiquement mené à terme la production de l'individu amorcée avec la philosophie grecque et renforcée par les grands textes du siècle des Lumières, nous pouvons sans doute parler ironiquement d'un « individualisme de masse » (voir Pfister). Nous avons complété la carte du génome humain et nous pouvons cloner des bêtes et des êtres humains. Nous pouvons déjà rêver d'une très longue vie, sinon d'immortalité. Le coût n'est plus nécessaire à la reproduction. Les saisons sont méconnaissables

et imprévisibles. L'espèce humaine est sous surveillance à temps plein. Nous voyons de moins en moins les étoiles. Nous avons oublié ce qu'est la nuit noire et impénétrable. Pourtant, tout comme au temps des Atrides, le sang coule à flot. Et les femmes ont souvent le cœur et l'image d'elle-même brisée tout comme autrefois.

La question du sens est-elle une question de bonheur ? Peut-être, mais on le sait notre bonheur ne sera jamais aussi simple que nous l'aimerions car la question du sens est aussi une question de nature et nous n'avons jamais su vraiment qu'elle est la nature de notre espèce, sinon qu'elle est changeante et fondée sur des récits effrayants, apaisants, intrigants, émouvants.

LE RÉCIT DANS LA LANGUE DU RÉCIT

En quoi l'identité serait-elle liée à un récit de vie ? Je ne pense pas me tromper en disant que l'on est en partie ce que l'on se raconte et ce qu'on nous a aussi raconté. On emploie parfois les mots histoire et/ou fiction pour parler de ce récit *in progress* qui chiffonné, fragmenté, ou coulant de source n'a de cesse dans nos têtes, alors qu'autour de nous le temps avale crûment la réalité.

Chaque récit individuel est toujours tributaire de l'énergie de la langue dans laquelle il s'écrit, et les langues n'ont pas toujours la même intensité d'énergie à offrir. Il y a des époques où ça crie, ça pleure, ça rit dans la langue, d'autres où ça murmure, d'autres où on peut surfer cool sur les grands récits qui l'habitent, y personnaliser les zones d'ombre et de lumière qui nous conviennent, avaler et recracher la mémoire collective disséminée en nous comme des obstacles ou des sources vives d'énergie.

Il y a de la lecture et de l'interprétation dans la notion d'identité car elle est en partie le fruit d'un récit récurrent ou ponctuel, linéaire, ou éclaté, qui sécrète des personnages de premier plan et d'autres secondaires à qui nous assignons des rôles, c'est-à-dire des tâches de représentation.

Bien évidemment, la langue que nous utilisons oriente, joue un rôle dans le genre de récit que nous construisons en pensées et en paroles. On emploiera alors les mots linguistique et sociologie pour enquêter sur ces phénomènes plus fugaces et difficilement perceptibles qui ont trait à la partie invisible de nos vies dont je parlais plus tôt. Et, bien sûr, on emploiera le mot critique littéraire, psychologie, *ego-écologie* (voir Zavalloni), psychanalyse pour décrire les tentatives d'analyse et de compréhension des narrations écrites, dites littéraires ou de fiction. Le mot littéraire est ici très intéressant à cet égard car on lui attribue comme synonymes les mots artificiel, fabriqué, et factice. Ce qui est littéraire est artificiel et pourtant cet artifice n'est là que pour traduire ce qu'il y a de plus vrai et de décisif en nous.

Mais qu'est-ce donc que cette langue française qui est mienne, familière et étrangère ? Toutes les langues vibrent de leur récit antérieur. Elles sont pleines

d'odeurs de cuisine, de bêtes, offrent leur petites douceurs, et leurs colériques échanges, leurs failles, leurs exceptions, leurs belles sonorités. Chacune offre son passé simple et son futur antérieur auquel nous devons nous conformer. Car tôt ou tard, nous en aurons besoin pour faire acte de solidarité et pour envisager la continuité.

Je reviens donc à cette langue française qui est mienne et qui fait de moi une francophone d'Amérique du Nord que la francophonie est prête à récupérer pour étendre sa capacité d'exprimer la différence et le renouveau.

Langue française certes, mais je citerai volontiers Jacques Derrida : « je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne ». Cette phrase de Derrida, je pourrais la reprendre à mon compte en tant que femme parlant une langue façonnée à l'écrit par la subjectivité masculine à travers les siècles. Je pourrais aussi la faire mienne en tant que Québécoise. Dans le premier cas, je sais que cette langue qui m'exclut comme sujet n'est pas la mienne et qu'elle ne pourra le devenir que si je force sa nature; dans le deuxième cas, je sais que cette langue n'est pas tout à fait la mienne car il me faut un temps de réchauffement pour m'y sentir au naturel.

Je ne suis évidemment pas la seule à éprouver ce sentiment d'étrangeté au cœur de ma propre langue, historiquement dite, française, quotidiennement dite maternelle, occasionnellement dite québécoise et parfois entre *nous autres* parlée *joual*. La question de la langue québécoise et de sa turbulence, est au cœur de mon roman *French kiss* (1974), un roman que je voulais être une traversée de Montréal, avec un personnage féminin roulant dans son « vieux char » de l'extrême est à l'extrême ouest de la très longue rue Sherbrooke. Parcours interrompu par un baiser, représenté par un jeu de langues amoureuses, au coin des rues Sherbrooke et Saint-Denis. Je parle de ce roman car c'est sans doute le livre le plus exubérant que j'aie écrit, emportée par la vitalité de la contre-culture, la polissonnerie magique, l'audace linguistique de l'époque, et l'expérimentation des corps à corps. Tout cela qui vibrait dans nos corps allait se déverser dans une langue ludique où le français, le joual, et l'anglais allaient tout de go se rencontrer, se chahuter, se relancer comme en état de *francofolie*, si je puis dire.

Bien que cela ait changé avec les nouvelles générations, disons que nombreux sont les écrivains québécois à s'être exprimés sur cette difficulté à franchir ce que j'appellerais le *mur du son*, c'est-à-dire cette cloison qui forme un voile mystérieux entre la langue parlée et la langue écrite et qui, certains jours, se dresse comme un obstacle injuste entre le monde et soi et qui, d'autres jours, comme un barrage endommagé, cède pour faire place à un déluge de *la langue d'icitte* avec ses cris, creux, et plis sombres datant du dix-septième siècle, ces anglicismes chromés de la modernité nord-américaine ainsi que des cas d'exception si beaux que tout le monde *tombe en amour* avec et veut entendre parler de bleuets, d'originaux, de banc de neige, de sirop d'érable, de courriel, et de baladeur.

Je voudrais ici citer le poète québécois Gaston Miron : « Dans ma pratique de l'écrit, j'éprouvais toutes sortes de difficultés de vocabulaire, de syntaxe, de sémantique, mais je les attribuais à des carences personnelles. Ma mère... me disait souvent : ' Comment ça se fait que tu parles si mal et que tu écrives si bien ? ' ».

Pour ma part, je sais que jeune adulte, j'ai appris que les malheurs de l'aliénation, de la dépossession, et de la colonisation avaient tous été intériorisés dans la langue que nous parlions. Langue marquée, mais nôtre et à protéger comme la prunelle de nos yeux. Sainte-Beuve disait : « Patois, ancienne langue qui a eu des malheurs ». Oui, disons-le les Québécois et les Acadiens ont connu de ces malheurs qui leur ont fait croire qu'ils étaient condamné/es à laisser une partie d'eux-mêmes errer dans le labyrinthe de la question identitaire.

La question de notre rapport à la langue française est majeure. L'obsession du bien parler français est séculaire et j'ajouterais épuisante comme si nous étions constamment en train de nous traduire. Oui, je crois qu'il y a dans notre rapport à la langue française un stress linguistique et psychologique qui contribue à expliquer notre créativité dans le domaine des arts et notre déroute dans le domaine politique ; un stress linguistique dont joue admirablement le dramaturge Robert Lepage, par exemple, lorsqu'il met en scène l'écrivain *jet-set* habitué à passer indifféremment du québécois au français, du français à l'anglais, de l'anglais au québécois; un stress psychologique dont nous avons payé politiquement le prix car doutant de notre langue, nous avons aussi douté de nous-mêmes et du sens collectif que pourrait prendre notre futur.

LA RESPIRATION

Je dis parfois qu'il m'est difficile de lire certains de mes poèmes des années 70 ou encore qu'il est exigeant de lire en traduction anglaise certains passages de mes romans. Cela je le dis car chaque langue se respire différemment et qui dit respirer dit aussi vibrer, tressaillir, rythmer. Respirer dans une langue c'est savoir respirer ses silences.

L'ÉTRANGÉTÉ

Autant je sais d'où me viennent mes valeurs, autant j'aime faire semblant de recommencer car, comme tout poète, il me faut à l'aide des mots réinventer le réel. J'aime jouer à l'étrangère dans ma propre langue de manière à entrevoir l'énigme de mon personnage circuler en toute liberté dans la joie des mots, car pour moi l'étrangeté est dans la langue elle-même qui donne naissance au poème, puis au personnage d'écriture qui en surgit, c'est-à-dire un être doublé

de lui-même pouvant alors changer le cours des mots et moduler la respiration, de la voix secrète et intime à celle du texte.

Works Cited

- Gérard, Pfister. *La Poésie, c'est autre chose*. Paris: Arfuyrn, 2008. Print.
Marisa, Zayalloni. *Ego-écologie et identité: une approche naturaliste*. Paris: P U F, 2007. Print.

Nicole Brossard is a poet, novelist and publisher. She has published eight novels including *Picture Theory*, *Baroque d'aube*, and *Le Désert mauve*, and many books of poetry including *Daydream Mechanics*, *Lovehers*, and *Installations*. She has twice been awarded the Governor General's Award for Poetry.
